

L'emmerdeuse

Par Sébastien MULLER – Psychologue / psychothérapeute.

Séminaire « L'entretien en psychothérapie et en psychanalyse » - Université de Metz – Février 2020



Je vais vous présenter aujourd'hui la situation d'une jeune femme que, pour l'occasion, sans trop d'élégance, j'ai nommé l'emmerdeuse. Il faut évidemment y entendre un accent sur ce qu'il me semble important de souligner dans cette situation, avant, bien évidemment, un quelconque jugement péjoratif.

D'ailleurs, même, ce titre pourrait être entendu avec toute la tendresse complice liée à une vieille relation, qui a traversé quelques tumultes mais qui a su les dépasser pour s'engager dans un fonctionnement plus apaisé.

La rédaction de ce cas n'a pas eu pour visée une démonstration de savoir mais de faire entendre le savoir qui peut, peut-être, émerger de la clinique. J'ai tâché, avant tout, de bien dire. Plutôt qu'une réécriture de la situation à partir des éléments diagnostiques ou théoriques qu'il m'a semblé pouvoir repérer, l'exercice, aujourd'hui, a visé plutôt à dire le mieux possible les mécanismes ou les logiques dans lesquels les comportements de Lucie, puisque c'est comme ça que je la nomme pour cette intervention, semblaient s'inscrire. Ce sont ces éléments qu'il me semble intéressant de pouvoir mettre en discussion, en débat, sans les figer dans des grilles conceptuelles qui ne soient trop rigides, pour en permettre une certaine ouverture. Pour laisser un espace où cela puisse continuer de se dire, de se dire mieux encore.

Mais ce cas est aussi le témoignage d'un désir, désir qui nous engage dans la rencontre thérapeutique, désir à partir duquel, aussi dans les tempêtes, on peut espérer s'orienter.

Lucie a 35 ans. Elle est actuellement fonctionnaire, à temps plein, au sein d'une administration publique, sur un poste logistique.

Quand j'ai reçu Lucie la première fois, le ton fut rapidement donné. L'agitation comme les éclats de voix qui débordaient de mon bureau, inquiétèrent tant mes collègues que certains d'entre eux s'étaient tenus près de ma porte, prêts à intervenir. On me prêta d'ailleurs longtemps un certain courage de maintenir, plusieurs mois durant, chaque semaine, un entretien avec elle.

Ce comportement, dont il est souvent retenu le caractère violent, était déjà à l'origine de son orientation vers moi : partout, elle provoquait peur et rejet. On disait d'elle qu'elle était insupportable et agressive. Bien sûr, ce qu'elle donnait à voir prenait souvent la figure d'une colère dirigée contre le monde entier, et donc, potentiellement contre l'interlocuteur face à elle, à qui elle

voulait faire payer ce qu'elle percevait comme un manque systématique et injuste de considération. Elle s'attelait à rendre toujours tout impossible ; rien n'allait jamais, tout était motif à plainte et à reproche. Elle se montrait souvent têtue, obtuse, parfois même de mauvaise foi.

Mais, pourtant, c'est toujours et d'abord la souffrance qui me semblait être au premier plan. D'ailleurs, nos entretiens passaient fréquemment de la colère aux larmes : des pleurs là encore bruyants, qui, même après plusieurs mois, continuaient de me surprendre dans ce qu'ils pouvaient renvoyer d'une profonde immaturité. Des pleurs de jeunes enfants, sanglots lancinants, sans spasme pourtant, qui peinent à retrouver l'apaisement. Pleurs systématiquement ponctués, avec la même tonalité plaintive, d'une phrase récurrente : « J'en ai marre ».

Les termes par lesquels elle est souvent définie s'articulent tous autour de la question de la merde : elle est chiante et elle fait chier. Elle-même puise largement dans ce registre : on la prend pour une merde, c'est une merde, elle fait chier le monde, elle fout la merde, elle emmerde, elle s'emmerde, elle merde, etc. Son père, alors que je l'avais appelé suite à une des nombreuses tentatives de suicide de sa fille, me répliqua d'ailleurs froidement : « je ne sais pas comment vous faites pour la supporter : elle est horriblement chiante ! ».

Son enfance

Lucie décrit son enfance comme malheureuse, bien qu'issue, pourtant, d'un milieu aisé. Dernière d'une fratrie de quatre filles, elle grandira déjà avec l'idée du manque d'attention à son égard. Peut-être même n'était-elle pas désirée ? Peut-être même soupçonne-t-elle sa mère d'avoir voulu avorter artisanalement. Elle est sûre que les autres filles sont préférées : d'ailleurs, elle ne s'entend pas bien avec elles, n'a jamais vraiment développé de lien avec elles, leur reprochant brimades cruelles, à la maison, comme à l'école, et humiliations diverses.

Elle décrit une souffrance de vivre telle, très tôt, qu'elle est amenée fréquemment à se frapper elle-même ou à se jeter, à se cogner brutalement contre les murs : « c'était pour me calmer » dira-t-elle. Elle éprouvera le besoin de le faire régulièrement et souvent avec une violence qui marquera durablement son corps.

Son père est peu présent : homme bien en vue dans la petite commune de la périphérie lyonnaise, il semble s'inquiéter d'abord de sa réputation et de l'entreprise dont il a pris la direction. Sa mère, elle, est discrète, voire effacée et soumise au personnage du père. Lucie se souvient vaguement avoir entendu que sa mère avait fait plusieurs séjours à l'hôpital psychiatrique lorsqu'elle était jeune adulte, avant que le père ne prenne les choses en main face à une prise en charge sanitaire jugée inutile et stigmatisante. Le sujet est toujours resté tabou et honteux.

Malgré plusieurs alertes faites, notamment par une enseignante de l'école primaire, en direction de ses parents, sur le comportement comme la souffrance présentée par la jeune fille, aucun suivi n'est mis en place. Là encore, le père invalidera toute démarche dans ce sens.

Lucie s'attèlera pourtant, à essayer de plaire à ses parents, de répondre à leurs demandes, plus particulièrement vis-à-vis de son père. Leurs relations sont d'ailleurs bien souvent ambivalentes, mêlant demandes d'attention et reproches, affection et chantage affectif. Elle cherche la considération de ce père, répond à ses exigences, voudrait être la préférée, mais elle se heurte pourtant, dans cette quête, toujours à des déceptions et des frustrations.

Elle terminera malgré tout avec succès ses études en logistique, trouvera rapidement un travail, sera autonome. Pourtant, elle est toujours seule, a le sentiment, sans doute fondé, de ne jamais avoir eu d'amis, de copines. Tout reste centré autour de sa famille, de ses parents. Quels que soient ensuite les différentes entreprises dans lesquelles elle a travaillé, elle se dit toujours rejetée, la « paria », la « folle ». Elle ne parvient à trouver sa place nulle part. En tous cas, pas de place qu'elle ne puisse se garantir elle-même.

Un fonctionnement récurrent

Dès la première expérience de travail s'est dessiné un fonctionnement qui n'a cessé ensuite de se reproduire : elle cherche à être irréprochable au niveau des tâches qui lui sont confiées, mais elle attend de son entourage professionnel la même exigence. Parallèlement, son comportement intrigue et rebute : certes, elle travaille correctement et beaucoup, mais elle rit trop fort, elle a parfois des propos incongrus, ou, plus simplement, elle ne parvient pas à créer du lien ou ne le désire pas et s'isole. Elle se montre parfois désagréable, impolie et souvent excessivement revendicative quant à ses conditions de travail. Elle se montre maladroite, voire incapable de s'inscrire dans des relations sociales. Exclue de la vie de l'entreprise, elle ressent comme une injustice les efforts qu'elle fournit au quotidien pour tâcher de répondre aux demandes qui lui sont faites. Elle voudrait que la Direction la protège, la soutienne, la valorise, mais ce n'est jamais suffisant. Elle voudrait que sa Direction soit irréprochable, garantissant une organisation juste et équitable. Sa première expérience de travail se termine sur une tentative de suicide dans l'entreprise, où elle s'est jetée dans les escaliers : il faut qu'ils comprennent, dira-t-elle, que ce n'est pas correct de la traiter comme ça.

Son comportement est souvent perçu comme manipulateur. Elle est, en effet, rapidement en position de chantage, menaçant l'autre de se suicider ou de se faire du mal s'il n'accède pas à sa demande. Une forme de harcèlement se met alors en place pour forcer l'Autre à répondre à ce qui est toujours pointé pour elle du côté de ses besoins, de nécessités posées comme absolues : besoin de soin (qu'un médecin la reçoive rapidement par exemple), besoin matériel, besoin de justice et de reconnaissance, à son travail, comme dans son cercle privé (qu'on la respecte, qu'on lui témoigne de la valeur). Il lui est insupportable, par exemple, de se retrouver sans rien à faire : il faut qu'on l'occupe, il faut qu'elle sache ce qu'elle a à faire, il faut qu'on lui témoigne de la confiance en lui confiant des tâches. Quand ce n'est pas le cas, elle se sent mise de côté, injuriée et part dans des colères, des menaces et des reproches qui ne trouvent de point d'arrêt que lorsqu'il lui est donné satisfaction ou quand le médecin finit par lui prescrire plus fermement un arrêt maladie. Elle exige trop et trop fort. On la craint souvent autant qu'on la déteste. Elle passera régulièrement à l'acte de la tentative de suicide ou de la démonstration ostentatoire de la souffrance infligée, avec plus ou moins de gravité. Le risque vital, auquel elle se confronte réellement parfois, a l'air, toutefois, secondaire pour elle. Chaque fois, le passage à l'acte est dédié et orienté vers une personne ou une organisation. Elle l'aura ou les aura prévenus : le mal qu'elle se fait est de leur responsabilité. C'est ce qu'ils veulent. Ça les fera bien chier !

Elle met donc l'autre en difficulté. Elle contraint l'autre à lui répondre, le pousse dans ses limites et, parfois, ses retranchements. Elle le confronte au seuil de la patience, de la tolérance, de l'empathie, voire de la pitié. Elle excède, elle agace, elle dépasse les bornes. Irions-nous dire qu'elle va jusqu'à se cogner à l'autre, pour en éprouver les limites, comme pour en extraire la douleur ? Car elle fait mal et se fait mal dans ce jeu infernal et pénible. L'acmé du processus la conduit souvent à mettre dans la bataille sa propre vie, « pour qu'ils comprennent », argumentera-t-elle, sans souvent plus de précision. Un jour, sur son lieu de travail, elle se présentera titubante, chancelante, incohérente, déclarant qu'il ne lui est possible de supporter les tensions autour de son comportement, que bourrée de médicaments : pour qu'ils voient ce qu'ils lui font, ce qu'elle est obligée de faire. Mais, concernant les médicaments, elle dit aussi les utiliser pour calmer la violence dont elle est emplie, une violence folle, qui pourrait la déborder et qui pourrait lui faire faire du mal. Alors, elle préfère se faire du mal à elle : l'autre souffrira du spectacle de ce qu'il lui inflige.

Le plus souvent, elle agite des menaces de suicide, où elle laisse alors parfois l'autre en suspens, le confronte à l'angoisse et à la culpabilité de l'avoir blessée voire d'avoir potentiellement causé sa mort. Après la menace, c'est souvent le silence dans lequel l'autre souffre à s'imaginer de quoi il pourrait être responsable. Elle fait la morte. L'autre, bien souvent, remue ciel et terre pour dissiper le doute. C'est le prix qu'il a à payer.

Celui qui prétendrait savoir l'aider est mis en échec : ce n'est jamais la bonne méthode, le bon moment, la bonne façon, etc. Il faut plus, différemment ou mieux ; ou alors la solution trouvée ne peut être que temporaire et il faut réfléchir à une nouvelle solution. La plupart de ses demandes ont une part d'insoluble, qui est reprochée à l'autre. Elle confie à l'autre la responsabilité de ce qui est à perdre dans les choix qui sont à faire, dans toute proposition de résolution de ses problèmes. La perte est de la faute de l'autre. Elle n'élabore pas la perte, elle la fait porter à un autre, qui en devient coupable d'en jouir. A la mort de sa mère, ce seront des voix qui la persécuteront. Elle voudrait ainsi toujours une réponse pleine, qui réponde à tout ce qu'elle demande. Le compromis est le plus souvent impossible.

On peut aussi faire l'hypothèse que ce fonctionnement renvoie à la nécessité qui est la sienne que quelque chose n'aille pas pour s'attacher l'autre. L'insatisfaction la tient toujours liée à la bonne volonté de l'autre, qui bien souvent finit par s'épuiser : cela cesse quand cela cède, d'une façon ou d'une autre.

Qui est l'objet de l'autre ?

Travailleurs sociaux, médecins, collègues ou hiérarchie, famille : chacun est confronté, directement ou non, dans la rencontre avec elle, à ce rapport de force de savoir qui est l'objet de l'autre. Car, à la menace d'être l'objet de jouissance de l'autre, du manque de considération jusqu'au rejet, elle répond par une tentative de manipuler cet autre, ou, peut-être plus justement, de s'en débrouiller. L'autre sait, il est prévenu dans le même temps où il est pris : elle ne cache pas son jeu.

Et à la tentation qui est la mienne dans le fil de cette rédaction de citer le proverbe « qui s'y frotte s'y pique », me revient cette particularité langagière chez elle toute particulière de ne jamais parvenir, malgré les tentatives très régulières, d'articuler un proverbe d'une façon correcte : soit la référence est en fait le mélange de deux proverbes (par exemple, « qui s'y frotte n'amasse pas mousse »), voire est une invention, appuyée certes sur une première partie correcte mais dont la fin est toute personnelle.

Le monde des autres, pour elle, ceux de sa réalité quotidienne, semblent se répartir en deux catégories : d'une part, ceux qui la font chier, qui l'emmerdent ou qui la prennent pour une merde, et ceux qu'elles ne cessent d'emmerder pour qu'ils l'assurent de ne pas faire partie des premiers. La frontière est si perméable, qu'il s'agit bien plutôt d'un mouvement révélant, au fond, toujours la même menace : un autre qui se fout de sa gueule, un autre qui la prend pour une conne. Alors, elle ne le lâche pas, cet autre. Elle le questionne, elle le querelle, elle le sollicite, elle le prend en grippe, elle le prend en otage, elle le menace, elle le débusque, elle s'assure qu'il est là et qu'il la considère. Elle l'a à l'œil. Mais jusqu'à quel point, si ce n'est, le plus souvent, le point de rupture ?

Et il apparaît, bien souvent, que c'est bien d'abord elle qui se fait l'objet de l'autre : l'objet de ses attentions, de ses inquiétudes, de son agacement, etc. Et elle propose même de s'offrir dans un sacrifice toujours dédié à un autre qu'elle tient pour coupable, un autre à qui on ferait payer le prix d'une vie, qui prendrait ainsi, enfin, de la valeur.

Les limites

Dans son parcours, toutefois, certaines rencontres ont réussi à se négocier autrement, avec le temps, et sont parvenues à faire exister, dans la relation, un certain apaisement. Ceux qui, inlassablement, ont opposé à ses demandes, la valeur comme la limite de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs possibilités. Ceux qui ont dit les choses, aussi difficiles fussent-elles à entendre pour elle, sans donner l'impression de se défausser ou de ne pas assumer leurs responsabilités. Le doute, dans la relation à l'autre apparaît alors bien aussi comme l'une des sources principales de son comportement perçu comme du harcèlement : elle veut savoir ce qu'on lui veut, ce qu'elle doit

faire, ce que l'autre fait ou pense à son sujet. Se fout-on de sa gueule ? La prend t-on pour une conne ? Tout ça doit être clair et carré sous peine de révéler un gouffre insupportable que seule une mise au point radicale serait à même de combler.

Une garantie peut lui être apportée par un tiers, souvent disposant d'une position hiérarchique : une forme de protection contre ces autres avec qui elle est perpétuellement en peine. Quelqu'un qui incarne une mesure, une limite, à défaut d'une règle, dans ces rapports duels entre le monde et elle. Quelqu'un à qui elle puisse se référer solidement et qui puisse soutenir sa voix. Il est nécessaire que cet autre-là soit suffisamment fiable et droit pour qu'il puisse faire médiation. Ainsi, de l'un de ses chefs, qui lui avait proposé que chaque nouvelle semaine débute par un entretien : pour savoir comment elle allait et comment le travail et les relations de travail se déroulaient. Ce chef l'assurait de son rôle d'intermédiaire entre elle et l'organisation de travail, de façon concrète, sans entrer dans le caractère affectif des liens interpersonnels. Son statut de chef lui donnait une place à part, à la fois en dehors et en même temps structurant, garant du cadre. Ces temps eurent un effet majeur d'apaisement pour Lucie, sans pour autant permettre toutefois une intégration plus établie auprès de ses collègues. Mais elle était plus calme, moins « chiante ». Pourtant, alors qu'une mutation causa le départ de ce chef, son remplaçant ne perçut pas l'intérêt de maintenir un tel espace pour Lucie, et la précipita à nouveau dans des affrontements tels que l'équipe de travail toute entière, comme elle-même, s'en trouva à nouveau douloureusement impactée.

Pour ma part, dès notre rencontre, Lucie m'avait rapidement mis dans cette position de médiateur, vis-à-vis de tous ces interlocuteurs, à qui il aurait fallu que je fasse entendre la nécessité impérieuse, pour elle, que l'on accède à ses demandes. Elle m'utilisait pour tout et n'importe quoi, il fallait que je réponde de tout, à tous, que je la protège de tout, que je médiatise tout. Elle renvoyait vers moi multiples intervenants, médecins, employeur, kiné, assistante sociale ou famille, pour que je leur fasse entendre son bon droit d'obtenir absolument ce qu'elle voulait ou encore l'injustice insupportable qu'elle avait à subir de leur part. A quoi je sers, si ce n'est pour l'aider ? Elle voulait que je m'engage, au fond, à défendre ses demandes, posées comme légitimes, que je m'en fasse le porte-parole : compte tenu de ma place, de mes fonctions, moi on m'écouterait.

J'ai indéniablement été amené, de bon gré ou souvent contraint, à jouer ce rôle de médiation. Il importait pour elle, me semble-t-il, que quelqu'un puisse porter le fait que quelque chose soit dit qui soit valable pour tous, un dire qui ferait lien entre les partis. Que quelqu'un garantisse que ce qui est dit tienne et tienne pour tous. Je fus également à de nombreuses reprises, face à l'injonction de choisir pour elle, comme pour m'en déléguer la responsabilité de l'échec ou de la perte inhérente à tout choix.

Evidemment, mes réserves comme mes refus furent, dans les premiers temps, vécus, interprétés comme de véritables injures, des injustices. Ce que je refusais parfois de faire pour elle, elle était convaincue que je le faisais pourtant pour d'autres. Ma ponctualité lors des entretiens était scrutée à la seconde près, comme la preuve, en cas de retard, de mon manque de considération la concernant. Il lui était difficile que j'aie des vacances ou des formations : elle me reprochait alors de ne pas travailler beaucoup, de me moquer de mes patients. Elle s'assurait d'ailleurs toujours de laisser assez de problèmes à résoudre quant à sa situation ou de laisser planer suffisamment l'inquiétude la concernant pour qu'elle continue d'exister dans les temps où je n'étais pas présent. Me sachant en vacances, elle m'envoyait des mails me demandant de la rappeler de façon urgente, sur un prétexte qui se révélait souvent tout-à-fait dérisoire.

Les premiers temps furent ainsi éprouvants, devant la violence et l'insistance de ce qu'elle ne cessait pas de mettre en jeu dans son rapport avec moi. Les reproches alternaient avec des demandes incessantes, les menaces dont elle me faisait la cible ou le témoin occupaient régulièrement nos échanges. J'ai toujours pris soin de prendre sa parole au sérieux, sans pour autant répondre systématiquement à la demande ainsi formulée et de surtout relativiser mon pouvoir sur le monde,

tout en l'assurant de ma considération et de ma solidité. Ce n'est que très progressivement que j'ai pu m'extraire suffisamment du jeu ainsi installé pour tâcher de faire comprendre mon intérêt pour le processus à l'œuvre derrière ses exigences. Car ce sont bien ses récurrences, dont la relation avec moi n'était qu'une scène, qui témoignent de cet insupportable pour elle et dont il faut cerner les possibilités d'apaisement.

Corps souffrant

Une autre dimension essentielle de la problématique de Lucie concerne son rapport tout à fait singulier à son propre corps. La souffrance s'affiche sur son corps : c'est bien là, d'ailleurs, d'abord, qu'elle souffre. Les plaintes au niveau de son corps sont permanentes. Elle affiche très régulièrement des attèles au poignet, des dispositifs de maintien aux épaules, une ceinture de soutien dorsal ou encore une minerve. Elle marche parfois avec des béquilles. Elle exige des aménagements de son poste, du fait de douleurs insupportables. D'une façon générale, elle donne l'impression que ses plaintes sont sans fin et que les propositions techniques comme médicamenteuses ne sont toujours qu'un pallier qu'elle finira par dépasser. Elle réclame des examens réguliers pour que l'on détermine enfin l'origine de sa douleur. Le plus souvent, en vain. Ses semaines sont rythmées par les rendez-vous avec les professionnels de santé (médecin généraliste, psychiatre, kiné, et autres spécialistes) ou par des séances en piscine pour muscler son dos qui s'affaisse, et pour se calmer.

Elle insiste jusqu'à temps qu'on lui trouve quelque chose qui apaise la douleur. Ce ne sera que tardivement qu'un médecin refusera d'entretenir la consommation incessante et exagérée de médicaments de toutes sortes, notamment antidouleur, lui affirmant qu'il n'était pas question qu'il continue de lui prescrire plus de médicaments qu'« un cancéreux en soins palliatifs ». Au fond, comme une façon de lui dire que la réponse à son fonctionnement ne pouvait être dans cette fuite stérile et infinie en avant, mais que quelque chose de son fonctionnement demandait à être non seulement entendu mais aussi respecté, accompagné et bordé. Ce positionnement inclut, pour ce médecin, comme cela l'a été pour moi-même, une forme d'engagement, qui, si persiste malgré tout le rapport de force, est susceptible de reposer sur un rapport de confiance, c'est-à-dire un autre prévisible dans ses intentions, un autre limité, un autre non jouisseur. Ce médecin l'aidera à définir non sans mal des solutions alternatives, comme un appareil à impulsions électriques, pour l'aider à supporter la douleur et dont elle fera un usage tout-à-fait original, comme nous le verrons ensuite.

Cette douleur dans le corps se manifeste, se présente également par une pratique qui, au fil des années, a pris forme de rituel. Lucie se fait une entaille dans le ventre avec un long couteau, dont la lame a été préalablement aseptisée par une flamme de bougie. Cette opération vise à pouvoir la calmer, comme elle le précise. On y voit bien là une façon de localiser pour elle ce qu'il en est de ce qui la déborde. Une fois l'acte accompli, elle enduit la plaie d'une crème cicatrisante. Ce ne sera qu'à l'issue de la cicatrisation qu'elle s'autorisera à recommencer, donnant ainsi une temporalité et une limite à la pratique. Elle affirme avoir trouvé, là, un moyen efficace de gérer ce qu'elle nomme souvent son « énervement ».

Si, à plusieurs reprises, il lui a été donné de faire voir sa plaie (à son père, à différents médecins) et de se réjouir de l'effet que la vue de sa souffrance pouvait occasionner (une inquiétude ou un écœurement, le plus souvent), il apparaît pourtant bien que l'apaisement était premier, et que le regard de l'autre, contingent à une occasion particulière, n'avait de valeur que dans un second mouvement.

Cette pratique est à entendre, me semble-t-il, comme un bricolage de Lucie pour tâcher de localiser et d'inscrire quelque chose de sa souffrance. Et à ce titre, malgré le caractère singulier et potentiellement choquant, il m'a semblé important de soutenir l'entreprise et de m'y intéresser dans ce qu'elle venait justement border la souffrance ou l'énervement. Un médecin qui avait choisi

de s'y opposer et de veiller à l'arrêt de ce rituel, n'a fait que déplacer l'opération à une partie moins visible de son corps et en déprécier la portée.

Plus tard, elle détournera l'utilisation initiale de l'appareil à impulsions électriques, en montant l'intensité des décharges électriques d'une façon telle qu'elle parviendra à ressentir une douleur suffisante à l'apaiser. Sa trouvaille, qui ne s'est en aucun cas substituée <https://seminairepsy.fr/les-retranscriptions-de-seminaires-annee-2019-2020/> au rituel de la coupure, lui permettra pourtant de supporter, sur le moment, et notamment sur son lieu de travail, les multiples difficultés qui jusque-là auraient pu l'envahir de colère et d'agacement.

D'autres inventions de Lucie méritent également d'être soulignées : la pratique du canevas, par exemple, qui, là encore, a la propriété pour elle de la calmer. C'est d'ailleurs au travers de cette activité que pourra se mettre en place pour elle une activité sociale, de partage de cette pratique avec d'autres.

Enfin, Lucie a mis en place progressivement, dans sa relation avec moi, des procédés pour tâcher de préserver une continuité du lien et de l'attention. J'ai d'abord accepté qu'elle laisse dans mon bureau sa tasse à café, une tasse ramenée de son domicile, puisque c'est systématiquement par un café que commençait nos entretiens. A la fin de l'entretien, elle nettoyait sa tasse et je la déposais ensuite dans mon armoire personnelle. Puis, elle m'a offert une plante, un yucca, qu'elle m'a aidé à repoter et dont elle s'est assurée de développer mes compétences à en prendre soin. Chaque début d'entretien commençait alors avec un café et une inspection de la plante, à laquelle il fallait, par exemple, enlever les feuilles du bas jaunies pour en assurer la croissance.

Cette plante, aujourd'hui magnifique, est toujours dans mon bureau, alors même que j'ai depuis changé de structure et que je n'ai pas vu Lucie depuis plusieurs mois maintenant. Toutefois, elle m'adresse régulièrement un courriel pour me donner de ses nouvelles et s'assurer que je continue toujours à prendre bien soin de la plante. Indéniablement, ces objets ont permis que quelque chose de notre relation non seulement s'apaise mais aussi lui garantisse un soutien assumé dans ses trouvailles pour savoir y faire un peu mieux avec ce qui la bouscule au quotidien.

Enfin, pour finir, je dois témoigner aussi ma profonde reconnaissance pour cette emmerdeuse, qui, au-delà de la confiance qu'elle m'a témoignée tout au long de notre parcours, m'a bousculé suffisamment pour que je ne puisse à aucun moment ni m'installer dans une mécanique confortable, ni même me retrancher derrière des principes qui ne soient pas directement en lien avec le défi qu'elle me posait. Il me semble ainsi important de pouvoir remercier Lucie de m'avoir enseigné non seulement ce qu'il en est, parfois, de notre travail en psychothérapie, avec toute la nécessité de la créativité et de l'ouverture, et bien plus largement de ce qu'il en est parfois de la souffrance d'être et de vivre.